

Zoom

1836 : Balade mémorable pour la petite commune manchoise

VICTOR HUGO À TOURLAVILLE

C'est le moment où jamais de parler de Victor Hugo. Jean-Pierre Martin a d'ailleurs publié le mois dernier un ouvrage basé sur un texte de l'écrivain « L'archipel de la Manche ». Dans cet article, c'est sur son passage dans notre région que J.P. Martin nous apporte quelques précisions.

Quand on examine les itinéraires des quatre grands voyages de découverte de la France du Nord et de l'Ouest faits par Victor Hugo à partir de 1834, on est frappé par le temps qu'il a consacré aux espaces maritimes. Il faisait littéralement le tour de la province qu'il visitait et les côtes, les ports (les petits plus que les grands) étaient les séjours qu'il affectionnait. Le voyage de 1834 le mena jusqu'à Brest, celui de 1835 se limita à la vallée de la Seine et à la côte du pays de Caux mais eut une grande importance car Victor Hugo eut la révélation de la mer. A son ami Louis Boulanger il écrivit une lettre du Tréport datée du six août : « Nous autres, nous avons quelque chose de sympathique avec la mer. Cela remue en nous les abîmes de poésie. » Et plus tard, dans un commentaire, il ajoutait : « Ce n'était pas la première fois que je la regardais (...) Depuis la mer a eu une grande part dans ma vie et je lui ait fait une grande part dans mon œuvre. » L'année 1835 est celle où Victor Hugo écrivait *Oceano Nox* dont les premiers vers sont dans (presque) toutes les mémoires : « oh ! combien de marins, combien de capitaines... » (paru dans *Les rayons et les ombres* en 1840). Le second *Une nuit qu'on entendait la mer sans la voir* publié dans *Les voix intérieures* en 1837, est moins connu : « Le vent de la mer souffle dans sa trompe ! » Ce refrain lugubre termine chaque strophe.

Le voyage de 1836 nous intéresse par-



1836, le périple de Victor Hugo passe à Tourlaville.

Plan publié aux éditions Ouest France « sur les pas de Victor Hugo dans l'ouest »

ticulièrement car c'est celui au cours duquel Victor Hugo, en compagnie de Juliette Drouet sa maîtresse, fit le tour de la Normandie. Il visita le Mont-Saint-Michel : « J'étais hier au Mont-Saint-Michel. Ici, il faudrait entasser les superlatifs d'admiration, comme les hommes ont entassé les édifices sur les rochers et comme la nature a entassé les rochers sur les édifices. Mais j'aime mieux commencer platement par te dire, mon Adèle, que j'y ai fait un affreux déjeuner. Une vieille aubergiste bistre a trouvé moyen de me faire manger du poisson pourri au milieu de la mer. Et puis, comme on est sur la lisière de la Bretagne et de la Normandie, la malpropreté y est horrible, composée qu'elle est de la crasse normande et de la saleté bretonne qui se superposent à ce précieux point d'intersection. Croisement des races ou des crasses, comme tu voudras. (...) » Il poursuit sa route vers le Nord, s'arrêtant à Avranches, Granville, la Haye-du-Puits, Barneville.

Il fit étape à Cherbourg et ne fut pas

séduit par le spectacle de la ville et de son port tout neuf : « Aux Pieux, il y avait une jolie petite hôtesse toute ronde que j'ai aidée à écosser les pois de son jardin et à qui j'ai dit mille galanteries, tout en

Des régions sacrifiées sur l'autel de l'adultère ?

La grandiloquence du poète au service de la diffamation, peut déplaire à l'autochtone mais peut également trouver explication, ça n'excuse pas tout, mais bon...

Hugo, grand amateur de femmes, conciliait ces voyages découvertes avec ses escapades adultères. Juliette Drouet, sa fidèle maîtresse, n'est jamais bien loin, et il est plus confortable pour Hugo d'écrire à sa femme Adèle, que son voyage ne présente qu'un intérêt modeste et qu'elle est bien mieux à la maison. Force est d'admettre que ses pamphlets épistolaires ont de quoi rebuter la plus enthousiaste des voyageuses ! Les alibis du grand homme n'ont pas hésité à défigurer toute une région (ou presque) pour de galantes raisons que chacun est libre de cautionner ou pas.

TB

sueur que j'étais. Enfin j'ai dîné, et à sept heures je roulais vers Cherbourg dans un coucou dont les roues faisaient entre elles des angles bizarres.

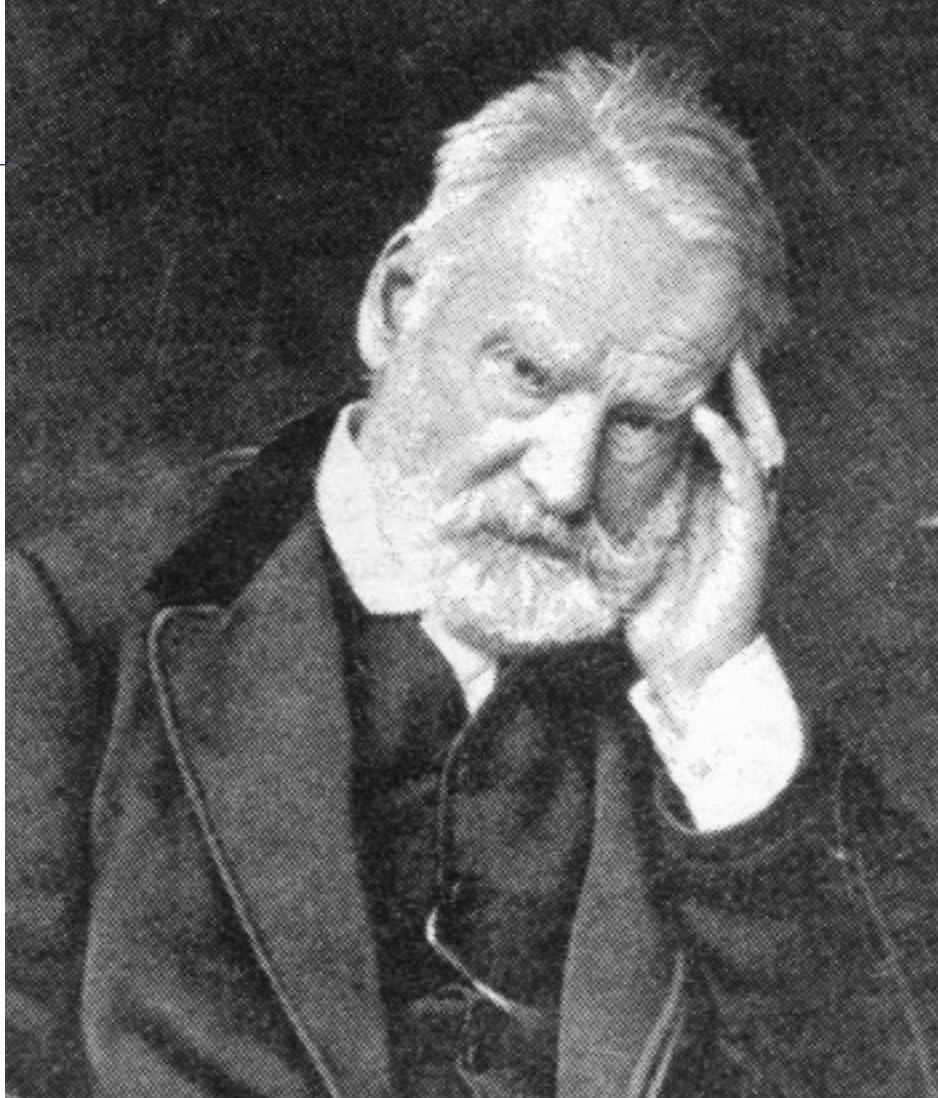
Je roulais depuis deux heures, il était nuit noire. Tout à coup je lève ou plutôt je baisse les yeux. Il y avait devant nous un immense gouffre d'ombre où la mer faisait de larges échancrures blanchâtres. A droite, sous nos pieds, au fond, brillaient quelques vingtaines de lanternes alignées avec quelques vitres éclairées çà et là dans un tas informe de toits noirs. Au loin éclataient deux phares. A gauche, au-dessus de nous, les ormes de la route, qui ont des profils si étranges la nuit, se détachaient sur un ciel crépusculaire. La spirale indécise du chemin se perdait à mi-côte. On entendait le bruit mystérieux de la mer. J'arrivais à Cherbourg.

Il est difficile, n'est-ce pas, de mieux arriver dans une ville. N'en rien voir que quelques lumières dans un amas d'ombre, n'en rien entendre dans la rumeur de l'océan, c'est admirable, on la suppose comme on veut. Le lendemain j'étais tout désappointé. Excepté l'église, qui a quelques curieuses ciselures, Cherbourg est une plate ville.

J'ai fait promenade en mer avec Nanteuil. Nous avons visité le port, la digue. Décidément je fais peu de cas des grands ports de mer. Je déteste toutes ces maçonneries dont on caparaçonne la mer. Dans ce labyrinthe de jetées, de môles, de digues, de musoirs, l'océan disparaît comme un cheval sous le harnais. Vive Etretat et le Tréport ! Plus le port est petit, plus la mer est grande.

A huit heures du soir, nous quittons Cherbourg. Nous montions tous les deux à pied lentement la côte de Tourlaville. Derrière nous la mer s'étalait sur l'immense horizon, unie et comme cirée.

Du point où nous étions on voyait trois golfes. La magnifique croupe de granit d'où l'on extrait la digue faisait un bloc sévère au-dessus de Cherbourg qui se voilait de ses fumées. Un canot qui traversait la rade laissait derrière lui un long sillage d'argent qui allait distinctement jusqu'à Cherbourg, quoique l'embarcation en fût à plus d'une lieue. Le crépuscule simplifiait les lignes déjà fort belles des collines et de la mer. L'eau était nacrée par endroits, et tout au fond,



Victor Hugo à Guernesey (Ouest France)

au milieu de l'océan mat et sans reflets, on voyait s'éteindre le soleil sur lequel s'abaissait une paupière de nuages.

Du reste, Cherbourg n'en avait pas moins une figure médiocre ; mais, quand le

ciel et la mer font une sauce à une ville quelconque, c'est toujours beau. » Extrait de Voyage en Normandie (1836) étapes manchoises - éditions L'Ecoute s'il pleut-Saint-Lô (1985) . JPM

Où est donc passé Victor ?

Passée la fierté chauvine de savoir que l'illustre Hugo a traversé notre ville, le lecteur attentif ne manquera pas d'être surpris par le descriptif paysager peu scrupuleux du poète. En effet, si vous empruntez la côte de Tourlaville (prolongement de la rue Général de Gaulle) vous constaterez qu'il est difficile d'avoir la mer dans le dos et peu aisé d'apercevoir trois golfes. Il est vrai que la végétation et l'emprise urbaine devaient être bien différentes, mais tout de même... Le manque de précision de ce récit pourrait s'expliquer par un petit recadrage dans le temps. En 1836, le tracé de la route Cherbourg-Barfleur n'était pas celui que l'on connaît aujourd'hui, l'article consacré à de la Rue (page 10) vous éclairera sur le sujet. Pour la petite histoire, sachez seulement que ce qu'Hugo appelle, à juste titre, la côte de Tourlaville, n'est autre que la rue Fournel. Cette petite rue qui part de la Froide rue jusqu'à la lande Saint-Maur, offre effectivement au curieux, un superbe point de vue sur la rade de Cherbourg. Actuellement coupé en deux par les travaux de la voie de contournement Est, cet axe reste un lieu de promenade attrayant qu'il est intéressant de parcourir. A noter que, curieusement, l'auteur ne parle pas de la chapelle Saint-Maur, sans doute trop « misérable » pour mériter une postérité de cathédrale. Autre hypothèse, Victor Hugo et son ami Nanteuil, ont suivi le littoral et emprunté la route des Couplets. Là aussi le panorama s'impose et la mer, en montant, est bien « derrière nous ». Si cet itinéraire est le bon, on s'étonnera alors, que le poète n'ait pas été inspiré par le port et le village du Becquet ou par l'imposante caserne où séjournèrent les ouvriers affectés aux travaux de la digue. De là à dire que le grand homme avait la tête ailleurs...